

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir : 40, Rue Maciel.  
De 3 à 6 heures du soir rue Uruguay 20.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en los talleres de la imp. LATINA.

## COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard - Rédaction et Administration: 46 rue Maciel.

## ABONNEMENTS

|                | Montevideo | Campesina |
|----------------|------------|-----------|
| Un mois        | \$ 1.00    | \$ 1.20   |
| Trois mois     | \$ 3.00    | \$ 3.60   |
| Six mois       | \$ 5.50    | \$ 6.60   |
| Un an          | \$ 10.00   | \$ 10.50  |
| Número du Jour | \$ 0.04    |           |
| ancien         | \$ 0.10    |           |

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

## Défense Nationale

Paris, 98.

La disparition du prince de Bismarck ne saurait rien changer à la situation respective de la France et de l'Allemagne; le système auquel l'homme avait voué sa vie lui survit dans son absolutisme, Guillaume II l'ayant depuis longtemps fait sien et ne s'étant pas montré disposé à l'atténuer, bien au contraire.

Il faut donc laisser en éveil nos préoccupations patriotiques et, plus que jamais, braquer notre attention sur cette organisation de nos forces défensives dont, tout récemment, l'insuffisance nous était révélée par une voix autorisée.

La situation, à l'exposition de laquelle nous avons déjà consacré un article, apparaissait ainsi que suit accessible aux moins compétents: dans la face à face, sur nos frontières de l'Est des forts d'arrêt français et allemands, il y avait, de notre côté, infériorité notoire. Les ouvrages blindés et bétonnés allemands sont à peu près invulnérables aux terribles explosifs de récente découverte, les nôtres sont incapables d'y résister.

De sorte que, aux premières heures du conflit, l'offensive française se buterait contre de formidables obstacles, tandis qu'il suffirait aux Allemands de mettre en ligne quelques batteries de leurs obusiers et de leurs mortiers nouveau modèle pour ouvrir une brèche dans nos lignes de défense.

Voilà ce qui était exposé dans l'étude dont nous avons fait mention, et que maintenant nous sommes bien forcés de considérer comme chose dûment acquise, aucune rectification officielle ou officieuse n'étant venue nous rassurer.

Les causes de cette périlleuse infériorité sont simplement question d'argent. Nous savons, tout aussi bien que les allemands, l'emploi que l'on peut faire de certains explosifs, et nous ignorons rien des combinaisons pouvant permettre de leur opposer d'invulnérables lignes de protection; mais nous ne savons pas comme eux dépenser sans compter quand, après un sacrifice consenti, d'autres sacrifices s'imposent. Le principal nous manque-t-il en cela? Avons nous vraiment faute de ce qui constitue le nerf de la guerre, et nos ressources sont-elles si exigües qu'il nous devienne impossible de faire face à certaines nécessités?

Nullement; nous sommes assez riches pour pouvoir nous trouver à la hauteur de toutes les exigences qui nous sont imposées; et il aurait-il chez nous quelque embarras, nous sommes bien de tempérament à nous imposer d'autre part quelque gêne pour nous mettre à même de faire face au nécessaire, quand retentit le mot qui nous fait tous vibrer à l'unisson: Défense nationale.

Que nous manque-t-il donc pour être à niveau de tous les sacrifices?

Il nous manque une organisation qui place les choses d'intérêt patriotique hors de ce marais où notre politique courante patauge; il nous manque cette puissance de coordination qui peut seule donner l'unité de la direction, présider à l'unité de responsabilité; il nous manque, en un mot, ce fameux ministère de la défense nationale de l'autorité exclusive duquel devrait ressortir tout ce qui touche aux choses.

Il est inadmissible, ayant le rare bonheur de voir la nation tout entière se fondre en un seul groupe aussitôt qu'il est question de patrie, que nous ne sachions par tirer parti de cette unanimité, au bénéfice d'une organisation des services de la guerre, indépendante de toutes les autres organisations; et qu'ainsi les crédits réclamés pour la sauvegarde de l'intégrité du sol, dépendent de l'instable faveur dont les combinaisons ministérielles qui se succèdent à chaque instant jouissent auprès du Parlement.

Il ne tombera jamais sous les sens que, sous le prétexte que le ministre de la justice n'a pas su mener à bien l'affaire du Panama, ou que le ministre de l'intérieur n'a pas gardé la neutralité voulue dans la question électorale, ou que le ministre des finances n'a pu prendre l'oreille de la Chambre dans une question de perception d'impôts, ou bien encore que, dans le groupe des «Excellences», on ne parvienne pas à s'entendre sur la meilleure façon de clore l'odieuse affaire Dreyfus, etc., le ministre de la guerre ait aussitôt perdu toute autorité voulue pour réclamer du pays les sacrifices exigés par la défense nationale.

Il y a plusieurs façons d'instruire le peuple, de le moraliser, de travailler à sa prospérité, plusieurs façons d'entendre l'économie politique, plusieurs façons de dresser des calculs budgétaires, plusieurs façons d'appliquer les devoirs d'humanité et même plusieurs façons d'entendre le progrès, l'égalité, la justice, jusqu'à la liberté; il n'y a qu'une façon de comprendre la protection du sol national, l'honneur du drapeau de la France.

Cette façon est absolue, n'entend pas de vaines marchandages ni de spéculations superflues. Elle se résume dans la question de répondre aux sacrifices que l'ennemi s'impose pour pénétrer chez vous par des sacrifices destinés à l'en empêcher.

Il n'y a plus d'imprévu dans les

guerres modernes, plus de calculs possibles mettant dans la balance la valeur des armées, l'héroïsme des unités; l'art de combattre n'est plus maintenant qu'un art mécanique, où la victoire ne s'assure que par des sacrifices matériels, où la science seule prend la voix dominante, ne réclamant que de larges ouvertures de crédit pour parer à tout, pour répondre de tout.

Puisque nous ne sommes pas divisés sur la question patriotique, rien n'autorise à la mêler à nos divisions; puis-que nous admettons qu'il y a là des conditions d'ordre spécial, écartant aux considérations qui, partout ailleurs, président à nos décisions, il convient aussi d'admettre de ce côté une spéciale façon de conduire les choses. Car de cela seul dépendent les décisions utiles, le consentement aux sacrifices indispensables.

C'est pour cela qu'un ministère de la défense nationale s'impose, puisant, dans son isolement de nos discussions de partis, l'indépendance et le crédit nécessaires pour mener à bien l'œuvre de la protection du sol.

Et quand, avec la brutale franchise dont il paiera la force dans la grandeur de sa mission et dans son isolement des spéculations des groupes, ce ministère viendra dire au Parlement: «Il me faut encore tant de millions pour que ne soient pas inutilisés les efforts que nous avons faits depuis tantôt trente ans pour mettre le pays à même de faire victorieusement tête à l'ennemi.» On votera sans récriminer, sans marchander, car on saura qu'on vote pour le salut de France, à l'exclusion de toutes autres considérations.

Et nous serons ainsi mis à couvert de ces terribles incertitudes où nous laisse cette organisation actuelle de la défense combinée à bâtons rompus, sous les incessants bouleversements qu'y apportent nos crises ministérielles.

A. ELBERT.

## Conclusions de la Commission d'enquête de la marine américaine

On nous écrit de Paris:

Aussitôt après la bataille de Santiago, l'amiral Sampson pria la commission permanente de la marine des Etats-Unis d'examiner les épaves de la flotte espagnole et d'en tirer des conclusions utiles.

La commission se mit à l'œuvre et s'acquitta rapidement de sa mission, elle a déjà déposé son rapport qui présente un vif intérêt pour toutes les nations maritimes.

De la bataille de Manille, où les Américains ne rencontrèrent devant eux que des navires espagnols d'un type ancien et presque abandonné, il y a peu à dire.

André le combat naval de Santiago, malgré l'énorme disproportion des flottes en présence, peut-être considéré comme la première expérience sérieuse des formidables engins de la guerre navale moderne.

La première remarque relevée par la commission américaine, c'est que les vaisseaux espagnols: «Maria-Teresa», «Viscaya» et «Quenda» ont moins souffert du feu de l'ennemi que des incendies allumés à leur bord; d'où elle conclut que le bois doit être proscrit des constructions navales futures.

La seconde remarque concerne l'emploi de l'artillerie. Les vaisseaux américains ont atteint 435 fois de leurs projectiles les vaisseaux espagnols, alors que ceux-ci n'ont touché leurs ennemis qu'à 30 fois.

Même si l'on tient compte du nombre des navires engagés de chaque côté et des conditions de la bataille, on trouve cette disproportion énorme. La commission attribue au nombre supérieur des canons à tir rapide de la flotte américaine.

Enfin ayant remarqué que le «Viscaya» a été à moitié fracassé par l'explosion d'une de ses torpilles, la commission exprime l'avis que les navires appelés à combattre au premier rang ne doivent pas porter de torpilles et que les batteries doivent être placées sous un pont fortement protégé.

On a fait aussi une autre constatation se rapportant aux types des croiseurs.

Les deux meilleurs navires de l'escadre espagnole étaient sans contredit le «Cristobal-Colon» et le «Viscaya». Le premier acheté à l'Italie, est du type dit italien, créé par l'ancien ministre de la marine Benedetto Brin et perfectionné par les ingénieurs français dans le «Dupuy de Lôme». Le second est du type anglais. Or alors que le «Viscaya» a résisté à peine quarante minutes au feu des navires ennemis, le «Cristobal» a supporté plus de quatre heures et demie les coups réunis des batteries du «Brooklyn», du «Texas» et du «Oregon» et sa coque est encore si peu endommagée que l'amiral américain espère le remettre à flot et l'armer à nouveau.

Le type du croiseur italo-français est donc incontestablement supérieur au type du croiseur dit anglais.

F.

## CHRONIQUE DE PARIS

## La question des affiches

Rouges, bleues, jaunes, vertes, roses, les affiches ont couvert les murs. Maintenant on les racle. Et rien n'est beau comme un concierge occupé à cette besogne. J'en contemplais un, tout à l'heure, du balcon où je berce, en les entourant d'un nuage de fumée, mes mélancoliques rêveries. Il avait des pantoufles en tapisserie aux pieds; son corps disparaissait, des clavicles aux malléoles, sous un tablier raide; le gland de sa calotte pendait dans son cou.

Gravement il passa d'abord une vaste éponge sur les papiers multicolores dont il s'agissait de nettoyer la surface de l'immeuble; puis, avec une brosse de chiendent, frotta, gratta même avec la lame d'un vieux couteau. Cela fit, à la fin, au bas du mur, dans les rigoles serpentant au hasard de la pente inégale du trottoir, un petit tas d'ordures encore un peu rose, vert, jaune, bleu rose, boueux, et que le balai poussa dans le ruisseau.

Ah! les affiches!... Enregistrons pour commencer, la protestation des artistes. Car vers les socles des statues qui hérissent çà et là les voies publiques, voire vers les statues elles-mêmes, se précipite l'armée des couleurs. Vandalisme! crie M. Bartholdi, l'auteur du célèbre «Lion de Belfort»: «Les affiches ne déshonorent pas seulement nos monuments, elles les détériorent. Après les élections il faut nettoyer la pierre des piédestaux, celle des palais et même le bronze des statues. Ce nettoyage s'opère à grand renfort de brosses très dures, et souvent de grattage.» Un autre sculpteur, M. Injalbert, se déclare indigné. Et l'illustre maître, Dalou demande s'il n'y a pas assez de place, les statues et les piédestaux mis à part, pour placer les affiches de ceux qui sollicitent les suffrages de leurs concitoyens.

Je crois, pour mon compte, que ces plaintes et réclamations doivent être prises en très sérieuse considération, et non seulement dans l'intérêt des œuvres d'art que le traitement auquel on les soumet en période électorale doit en effet, nécessairement détériorer à la longue, mais aussi dans l'intérêt du suffrage universel.

Ca représente une très grosse somme sa-vez-vous?—comme disent les Belges—ces petits tas d'ordures de couleur variée que les balais de milliers de concierges sont à l'heure où j'écris, en train de pousser dans tous les ruisseaux de France. Je ne crois pas si vous voulez avoir ma pensée intime, que l'effet utile des affiches soit en raison directe de leur profession. Mais il y a habitude prise, mœurs adoptées; et puis la contagion de l'exemple; et la nécessité—on s'imagine que c'est une nécessité!—de riposter aux prodigalités, des concurrents.

Ceux-ci tapissent les murs; ils font bien, pense-t-on, de tapiser les murs aussi. Sous leurs affiches ils recouvrent vos affiches; il fait bien, par une juste réciprocité, recouvrir les leurs sous les vôtres. Nous avons gardé le souvenir de duels épiques. En janvier 1889 pendant la lutte électorale entre le candidat républicain Jacques et le général Boulanger, j'ai compté vingt-quatre épaisseurs d'affiches superposées sur les colonnes qui soutiennent les arcades de la rue de Rivoli. Les affiches se gisaient se ruinaient sur le dos les uns des autres, ne laissant pas aux passants le temps de lire et il y eut de mémorables bagarres à coups de pinceau.

Je parle de mode. Quel candidat dans le quartier de l'Opéra se respectait assez peu pour ne pas garnir de «papillon» portant son nom les marches de l'édifice de M. Charles Garnier? Ça ne se voit rien; c'est assez laid; fort sale au bout de deux jours mais ça coûte. C'est un luxe. Et voilà où je veux en venir: actuellement une candidature entraîne à des frais que tout le monde ne peut supporter. Pour se présenter au suffrage de ses concitoyens, il faut pouvoir mettre en papier de couleurs diverses, en encre d'imprimerie et en colle de pâte une somme qui, assurément, ne se trouve pas dans tous les porte-monnaie. D'où il s'ensuit d'une part, que certains qui auraient peut-être chance d'être élus, ne sont point candidats n'en ayant pas les moyens; de l'autre que certains, plus hardis, s'endettent et aliènent ainsi une partie de leur indépendance. Cela est mauvais.

Assurément; il a en période électorale, beaucoup de manières de jeter son argent par les fenêtres. Et l'on ne pourrait songer à réglementer le nombre des «tournees» que le candidat souhaite d'offrir à ses futurs électeurs. Libre à lui également de faire parvenir à chacun de ces électeurs futurs, individuellement, profession de foi et bulletin de vote, ce sera tant mieux pour la poste. Mais il serait possible à fois dans l'intérêt des monuments publics et dans celui du suffrage universel, qu'il devrait être mis à la portée de toutes les bourses, d'opposer une digue à la débâche d'affiches à laquelle nous assistons.

L'idée n'est pas nouvelle. A chaque période électorale on en reparle; on demande si on ne l'a pas oubliée; et l'on n'y pense plus. Même, si je ne me trompe, elle a fait jadis l'objet d'une de ces propositions de loi qui,

pareilles aux fleurs du volubilis, s'épanouissent un matin aux rayons du soleil législatif, sur le bureau de la Chambre, pour se flétrir avant même que le soir soit tout à fait venu, et dont les pétales racornis, recroquevillés descendent lentement dans l'insondable oubli. Il s'agissait de réserver pour l'affichage électoral, dans chaque circonscription, un certain nombre d'emplacements encadrés, aux abords des lieux de vote, par exemple, aux portes des mairies, etc., emplacements en dehors desquels tout affichage eût été sévèrement interdit. C'était raisonnable et démocratique; les monuments n'étaient plus saisis; la publicité donnée aux programmes et professions de foi était tout aussi grande; et le nombre des affiches se trouvait ainsi limité, la parole sur les murs était en fait restituée aux pauvres.

Je ne crois pas qu'une seule objection sérieuse ait été élevée contre cette proposition. Seuls ont pu s'y montrer hostiles ceux qui, favorisés de la fortune, espèrent frapper l'imagination du corps électoral et réduire leurs adversaires au silence en se livrant à un véritable dévergondage du papier de couleur. Simple!... la proposition n'a pas été discutée à la Chambre parce que tout le temps, en ce palais où l'on est censé faire les lois, étant pris par les discours, il ne restait plus de temps à travailler.

Un beau jour, quand on se décidera à s'occuper des améliorations nécessaires à apporter au fonctionnement du suffrage universel, on la reprendra cette proposition; comme aussi, sans doute, celle—plus discutée, mais excellente à mon avis—qui a pour objet d'autoriser le vote par correspondance des électeurs absents ou malades. Au surplus, je ne veux point ici faire de politique. En regardant tout à l'heure racle les affiches—le mur est propre, maintenant—je songeais que tout l'argent ainsi dépensé en papier jaune, vert, bleu, rose ou rouge, pourrait être infiniment mieux employé. Et puis ne trouvez-vous pas parfaitement agréables au bout de quelques jours ces murailles qui vous accompagnent dans votre promenade en vous hurlant aux oreilles, de leurs voix criardes, les mêmes noms tous jours, toujours tantôt en bleu, tantôt en jaune tantôt en rouge? Ça devient une obsession, je dirais une «chantise», si je ne répugnais à me servir des mots qui traînent dans les romans psychologiques. Quand aux affiches où l'on s'insultait, où l'on se vautre dans la boue, elles sont nauséabondes. Dites: n'y aurait-il pas pour tout le monde avantage à reléguer cela dans certains recueils spéciaux où, seuls, s'aventureraient ceux que délecte ce genre de littérature?

LUCIEN VICTOR-MEUNIER.

## Petit abbé

I

«Sous la verdure  
Discret et sûr  
Du bosquet qui nous a cachés  
L'abbé, confessez vos péchés!»

«Pendant le sommeil de la Reine,  
J'osais respirer son haleine  
De très près... et même poser  
Sur sa bouche un méchant baiser.»

—«Ah! Ah! Ça ne mérite pas potence,  
Mais il faudra  
Petit abbé, pour pénitence  
Me faire voir ce baiser-là!»

II

«Mon boudoir rose  
Est porte close;  
Petit abbé, sans vous presser,  
Vous pouvez tout me confesser.»

—«J'osai prendre, je le confesse,  
Sur le cou blanc de la duchesse,  
Et sur d'autres de ses beautés,  
Quelques mignonnes privautés.»

—«Ah! Ah! Ça ne mérite pas potence;  
Mais il faudra,  
Petit abbé, pour pénitence,  
Me remettre ce saccet-là!»

«Dans mon alcove  
De satin mauve,  
De vos péchés à mes genoux,  
Petit abbé, confessez-vous.»

—«J'ai commis cette faute exquise  
De faire rougir la marquise  
En dérobant, le doux larcin!»

—«Ah! Ah! Ça ne mérite pas potence;  
Mais il faudra,  
Petit abbé, pour pénitence,  
Me remettre ce saccet-là!»

«A mon oreille,  
Quand tout sommeille,  
Petit abbé, tout bas, bien bas,  
Confessez-vous entre mes bras!»

—«Ayant rêvé, belle comtesse  
De faire de vous ma maîtresse,  
Passant sous ton balcon la nuit,  
J'osai l'escalader sans bruit...»

—«Ah! Ah! Ça ne mérite pas potence,  
Mais il faudra  
Petit abbé, pour pénitence  
Recommencer ce péché-là!»

QUIPROQUO.

## La vallée du Queyras

## Le Bois dangereux

SUR LES PENTES DE SAINT-VÉRAN.—A TRAVERS LES PACAGES FLEURIS.—ANÉMONES ET MYOSOTIS.—DANS LES VIOLETTES.—L'ARMOIRE DE VILLE-VIEILLE.—FIN DE ROUTE.

## Ville-Vieille (Hautes-Alpes).

Midi sonne aux clochers de Saint-Véran et de Molines, l'heure est chaude; elle serait ardente sans la brise à peu près continue qui atténue les sommets. Nous nous en reviendrons par un chemin beaucoup plus rudimentaire, mais infiniment plus varié que celui des voitures; nous suivrons le sentier des troupeaux et prendrons à travers le Bois dangereux.

Personne dans la splendeur de cet éblouissant midi; un silence à perte d'ouïe, où les notes seules de l'ange-tout tombent, comme du cristal, lentes et fraîches. Nous revoyons par la pensée la touchante église de Saint-Véran, avec son petit autel de marbre blanc, aux vieux bouquets placés sous globes, le superbe retable aux colonnes torsades de son sanctuaire, son banc d'œuvre, sa chaire, son jubé au Christ gothique et ses autres retables dorés, d'une richesse si vénérable.

Cette église a presque des airs de roine au milieu de l'humilité exagérée des chaumières du pays; elle nous rappelle celle de Valloire, en Maurienne. A mesure que nous nous éloignons le long des prairies, le clocher, très lentement, semble descendre dans un abîme de verdure. Des croix en bois de mélèze, sans peinture, se dressent dans le paysage, arborant tous les attributs de la Passion, colossales. Un coq les surmonte, le bec au vent pour une claironner, regardant du côté de la France, et la queue en panache flottant vers l'Italie.

Après les noix, plus rien que les pacages, immensément jolis, immensément lumineux, immensément fleuris; où fleuris à ne pas en croire ses yeux. Toutes les corbeilles du ciel ont versé sur ces champs leur jonchée. Ici se comprend le qualificatif de diapré qui accompagne dans les narrations écologiques l'état de la prairie.

A droite, à gauche, devant et derrière, une profusion de fleurs qui se développent comme une mer; des vagues toutes bleues, sur des kilomètres: ce sont les myosotis; des vagues de couleur jaune clair, sur des kilomètres: ce sont les anémones; des vagues blanches pointillées d'or: ce sont les marguerites, hâtes comme la moitié du bâton des voyageurs. Les yeux s'enivrent de couleurs; la palette de ces champs, de ces mamelons, de ces ravins étale un prodige; un hasard fou mais harmonieux sème les milliards de graines d'où sortit cette flore exubérante.

Les anémones et les myosotis composent les deux motifs dominants de cette symphonie de fleurs ondoyantes. Et il y a, et il y en a toujours. Nous nous arrêtons un instant pour faire un bouquet, mais voilà qu'un peu plus loin d'autres anémones, d'autres myosotis, d'autres marguerites et vingt autres fleurs, fleurs à camomille, à cascade, couleur de lys, couleur de feu, couleur de pourpre, se confondent, plus belles les unes que les autres, dans une profusion qui donne du vertige au regard. Nous nous ruons en marche, traversons une mer fleurie, et puis une autre mer fleurie; à peine s'il est reconnaissable, le sentier qui se faufille à travers ce printemps montagnard qui envahit tout.

Voici les premiers mélèzes du Bois dangereux. Rassurez-vous, il n'y vint jamais, l'hiver, ni le chamois timide ni l'offensive marmotte; il est montueux, capricieux, capricieux et dangereux seulement aux cœurs tourmentés par l'amour, à ce qu'on affirme dans le pays. C'est un petit bois pour demoiselles, gentil, plein d'ombre, tout arrosé d'eau claires qui fuient sous les pas avec une rapidité de couleurs argentées.

Sous les branches, la lumière de cette après-midi d'été admirable s'est tout à coup apaisée, le bois moussu, très coquet, vibre de toute sa joie, odeur de toute son haleine printanière. Oh! que de fleurs encore! moins serrées que dans les pacages, éparpillées plutôt dans un caprice charmant; elles augmentent à mesure que nous nous enfonçons dans le mystère. Ce sont des violettes et des pensées de toutes les nuances, très hautes sur leur tige; on se penche, un parfum vous enveloppe, délicieux, virginal et irrésistible. C'est le bois des violettes; le tapis incliné d'où s'éclatent les colonnes légères des mélèzes en est tout coloré; que de violettes!

Le joli bois! Quel dommage qu'il soit si court à traverser! On le prendrait pour l'ébauche d'une cathédrale chantante et fleurie. Brusquement le sentier s'incline, descend dans des prairies, hésite, bifurque, s'efface. Nous allons un peu au hasard, personne à qui demander le chemin; nous descendons toujours, un bruit d'eau nous frappe l'oreille, très profond; nous sommes égarés dans les fleurs.

Mais il n'y a pas de malheur, nous voici au bord du torrent d'Aigue-Agnelle qui coule furieusement; le pont est à un bon kilomètre de là, un kilomètre de fleurs.

Le pont traversé, on entre à Fontgil-

lardo, un village dans le style de Saint-Véran, et puis viennent, en reprenant la bonne route qui retourne à Molines, Le Coin et Pierre-Grosse, autres villages pittoresques et pastoraux.

La descente, jusque à Ville-Vieille, n'est plus qu'une rapide et délicate promenade, entre des pacages et la faille énorme où l'Aigue-Blanche s'engouffre pour se précipiter dans la Guille.

Ville-Vieille forme avec Châteauneuf-Queyras la commune de Châteauneuf-Vieille. C'est un carrefour plein de fraîcheur, sur le passage des cars et des voitures qui font le service de Guillestre à Abriès et réciproquement. On y trouve deux auberges, à l'entrée même du pays. Ville-Vieille—je l'ai précédemment indiqué—possède une curiosité, on peut demander à la voir. C'est une armoire de fer à sept clefs qui contient les archives des sept communes du Queyras. Chaque maire est en possession de la clef de sa commune et pour rien au monde il ne s'en déferait.

Un jour, l'archiviste du département des Hautes-Alpes eut besoin de consulter les archives du Queyras; il écrivit donc à Ville-Vieille pour annoncer son arrivée. Une fois en présence de la fameuse armoire de fer, il se vit tout à coup entouré des sept maires du Queyras armés des sept clefs réglementaires. Et c'est dans ce cérémonial traditionnel qu'il put consulter les souvenirs historiques d'un des pays de France les plus curieux et aussi... les mieux gardés.

ELZÉARD ROUGIER.

## Les noms des villes américaines

Encore une conséquence, à laquelle on ne se serait guère attendu, de la guerre hispano-américaine:

Une pétition monstre circule, en effet, en ce moment aux Etats-Unis, dans le but d'obtenir du gouvernement l'autorisation de «débaptiser» toutes les villes américaines portant un nom espagnol. Et il paraît qu'il y en a une quarantaine dans ce cas, notamment huit villes qui s'appellent Madrid, cinq Toïdo, cinq Cadix, trois Barcelone, deux Séville, deux Salamanque, etc.

Les habitants proposent de les dénommer d'après les généraux et amiraux qui se sont illustrés à Manille et à Cuba—par exemple: Dewey, Shafter ou Sampson.

A ce propos, nos lecteurs seront peut-être assez étonnés d'apprendre que la plupart des villes de l'autre bord de l'Atlantique portent des noms empruntés à l'histoire ou aux pays étrangers, tout simplement.

Dans la première catégorie, nous citerons: Troie (Etat de New-York), Memphis (Tennessee), Carthage (Missouri), Bethlehem (Pennsylvanie), Waterloo (Iowa), Ypsilanti (Michigan), Annab (Missouri), Bayard (Arizona), Lafayette (Indiana), Massillon (Ohio), Racine (Wisconsin) et Bismarck (Dakota).

Quant aux noms de capitales étrangères, on ne les compte plus, tellement ils sont nombreux. Ainsi, il y a une vingtaine de Paris, dont les principaux sont dans le Kentucky, le Maine et le Texas. Relevons encore, en outre des huit Madrid déjà signalés, une demi-douzaine de Londres, des Rome, des Genève, des Berlin, des Saint-Petersbourg, des Vienne, des Bruxelles, une Athènes, un Batavia, un Caire et même un Pékin (Illinois).

La France est bien représentée: Bayonne, Montpellier, Lyon, Orange, Vernon, Marseille, le Havre, Mâcon, Calais, Dunkerque, Rouen, Toulouse, Bordeaux figurent à plusieurs reprises dans le dictionnaire des postes aux Etats-Unis. On n'a pas oublié non plus d'emprunter à notre folie bannière parisienne ses noms de localités les plus connues. Il y a quelque part, en Amérique, des villes qui s'appellent Vincennes, Bellevue, Versailles et Montmorency.

Dans l'Illinois nous trouvons même une importante agglomération—19,000 habitants—qu'on a décorée du nom de Belleville.—/.

## NOS ECHOS

Montevideo, 3 de Setiembre 1898.

Señor director:

Me permito acudir á la reconocida benevolencia de Vd. para tributar el homenaje debido á la corrección de procederes del señor Agente de la Compañía de Seguros «La Unión» en los trámites efectuados para el reglamento de las averías consecuentes al incendio que estalló en mi casa de comercio el 22 de Agosto próximo pasado. Merced á las diligencias del señor Agente de «La Unión» para llegar á una solución rápida y al arreglo definitivo de este siniestro, he podido recuperar desde ya algunos días, la libre disposición de mi establecimiento, despues de recibido el importe íntegro de la indemnización que en toda equidad y de comun acuerdo habia sido determinada.

Agradeciendo de antemano esta publicación, señor Director, me es grato suscribirme de Vd. A. S. S.

Perfecto Ferreyro.

110 calle 18 de Julio.



100-443887-100

1990

100-443886-100

MONTAVIDE@

100

Fabricante: E. VILLEMUR, Montevideo.



